

Le camion rouge et l'oeil magique

Réjean Beaudoin

Volume 23, Number 2 (134), March–April 1981

L'institution littéraire québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60256ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1981). Le camion rouge et l'oeil magique. *Liberté*, 23(2), 70–73.

LES NUITS DE LA POÉSIE

Le camion rouge et l'œil magique

RÉJEAN BEAUDOIN

Dès les premières séquences tournées la nuit du 27 mars 70, dans le foyer du Gesù, on voit Gaston Miron enguirlander un quidam mécontent d'être refoulé dans la géhenne extérieure du non-poème, là où sont enténébrées pour les siècles de l'histoire les prémices non verbales de la création. Ensuite on voit d'autres poètes prendre un bain de foule plus ou moins cordial, entre autres Claude Gauvreau confrontant « sa » vérité à celle d'un carabin intimidé dont la barbe rare s'éclaircit devant la moustache épormyable du plus gaulois des bardes. La salle se réchauffe peu à peu au son rauque de l'infonie et à l'office concélébré par Raoul-Tout-le-Monde-Duguay. Dès lors, le train accélère, atteint sa vitesse de croisière, c'est parti. Entre la blancheur de notre hiver culturel et la verdure de nos locutions

vernaculaires, entre le délire des foules et les profondeurs du lyrisme, entre nos passionnariats pathétiques et nos aliénés mélancoliques, en un mot, entre le grand cirque ordinaire et le grand carrousel du samedi circule, avec une satisfaction que dissimule mal la fausse modestie de ses pompes, le camion rouge de la poésie du Québec. C'est un beau véhicule neuf qui ne songe pas un instant que tant de nickel, de cuivre et de couleur peuvent changer prosaïquement en routine de caserne l'aventure jadis mémorable d'un certain vaisseau d'or.

La nuit de la poésie est un passage par où les poètes ont rendez-vous avec leur stature légendaire, c'est une cérémonie un peu occulte au cours de laquelle l'écrivain est sommé de rendre au peuple les mots venus à échéance que celui-ci lui a prêtés. Le peuple est bon prêteur, mais c'est un redoutable créancier. Comme les contes incendiaires de sa verve folklorique, l'humeur et le ressentiment populaires allument dans l'espace mental du poème le foyer historique d'un sinistre effrayant. Voilà pourquoi sans doute, contre le danger jamais éteint de ses ardeurs légendaires, les amis de la Muse ont cru bon s'équiper du rutilant véhicule que nous avons vu s'ébranler au cours de la célèbre nuit.

Les poètes québécois ont un ancêtre illustre dans l'utilisation des machines à vent dont la propriété est d'attiser ou d'étouffer (c'est selon le talent de l'opérateur) le centre d'une conflagration. Lors des grandes brûlures patriotiques du siècle dernier, fort d'une autorisation pompeuse de l'Académie française, Louis Fréchette emboucha sa trompette sonore pour souffler l'incendie qui ravageait le cœur fougueux de ses compatriotes. Son instrument avait été fabriqué par les meilleurs facteurs d'ignifuges de son temps dont nul autre que le grand Victor Hugo qui a laissé sa marque dans les annales de la manufacture pompière. Fréchette a malheureusement échoué de sorte que moins de cent ans après son exploit raté, tout est à refaire. On aura pris soin de noter cependant la matière cuivrée de sa lyre, baptisée métaphoriquement trompette sonore, sans doute pour nous aider à reconnaître l'authentique origine de nos camions d'aujourd'hui.

Mais revenons sur la scène du Gésu où les vitupérations embrasées de Michèle Lalonde et de Denis Vanier sont en train de porter la torche allumée dans le camp des multinationales. Ils ne doivent pas en mener large, cette nuit-là, les magnats abreu-

vés de notre sang dans leurs résidences cossues de Westmount. Ils sentent venir le jour lointain de novembre 76 où leurs propriétés dévaluées après l'exode des sièges sociaux seront rachetées en solde par des poètes québécois. Ils ont bien raison de trembler, les monstres. Tant pis pour eux s'ils ne savent pas que le seul rêve d'un pompier qui se respecte, c'est de mettre le feu, non de l'éteindre, même avec les plus beaux camions du monde. « Les coquerelles de Parlement ... les passeux de sapins » ... c'est Gérald Godin qui y va d'un cantouque de langue verte sur l'air d'une chanson connue. Un autre qui sait de quoi (qui ?) il parle. « Des poèmes, des poèmes ... bredouille Raymond Lévesque, Gaston m'a dit : des poèmes ... » Comme si on pouvait s'attaquer comme ça, sans médaille (Fréchette en avait une, lui), à un brasier qui dévore tout depuis des siècles. Il ferme les yeux en pinçant les lèvres : « des pôèmes » ... Il n'est pas mauvais non plus, histoire de montrer qui c'est qui ronne, que le poète entretienne un rapport viril avec son public. Georges Dor fait son entrée en garrochant une caisse de ses invendus dans la salle. Les spectateurs sont des lecteurs en puissance ... « Heureux ceux qui ne rêvent pas d'un pays, mais d'une bonne paye le vendredi ». Faut toujours saluer son monde à la Manic. Les lecteurs magnétiques, ça mange du microsillon.

Entre la nuit du 27 et celle du 28 mars s'écoulaient les dix ans du printemps 70 au printemps 80 et le passage du Gésu à l'UQAM. Les poètes ont fait des petits et le public a suivi cet exemple déplorable bien qu'enraciné dans nos plus anciennes traditions. Résultat : l'engueulade de Gaston, dix ans plus tôt, dans le foyer du Gésu, c'était du p'tit lait. Là, c'est trois mille piétons assoiffés de poésie qui dialoguaient en même temps avec une cinquantaine de poètes qui se relayaient régulièrement pour leur donner la réplique. Malheureusement, cette clameur ne parut pas être propice au pôème, à ses pompes et à ses œuvres. L'incendie prenait une ampleur effrayante et les sapeurs les plus aguerris s'entortillaient littéralement dans leurs boyaux comme de vulgaires pompiers volontaires. Le pire était à craindre. Quelques-uns des meilleurs éteignoirs entendaient décréter le couvre-feu, réclamer le huis-clos et ils menaçaient même de quitter le champ des opérations sans coup férir, sans daigner jeter aux oreilles bourdonnantes et aux cerveaux réchauffés la moindre strophe. L'escouade anti-émeute prêtait main forte à

ses collègues du département des pompes et ce fut la grande nuit, annoncée de longue date par un beau chapelet de prophètes, ce fut donc la grande nuit tant attendue de la jonction du politique et du poétique, comme sut si bien l'exprimer un jeune poète depuis ses quartiers de la rue Parthenais : « ... la seule chaleur humaine que j'aie sentie dans cette nuit fut celle des policiers » (Denis Vanier).

Sans doute tout n'était pas perdu, la pellicule enregistrait, tranquille, les plus beaux efforts dans un auditorium construit spécialement pour résister à ces effusions malséantes. Pendant que le délire populaire consumait ses derniers combustibles sur la grande place, par bonheur, ce fut la foule elle-même qui trouva la solution de l'incendie en déversant des torrents de bière froide sur des brasiers de petite fumée. La boucane et l'amour firent le reste et eurent peu à peu raison des rares foyers de poésie qui vacillaient encore, entre bougeoir et lanterne, au feu pâle du petit matin. Quelques curieux qui veillaient se mirent en frais de recueillir les traces de ce duel épique, de ce combat contre la fureur des éléments et l'ingratitude des peuples sans histoire. Ces curieux étaient pourtant d'une espèce particulière et d'une tenacité non tout à fait désintéressée : ils étaient tous inscrits à un séminaire de troisième cycle sur l'institution littéraire. De plus ils avaient eu l'émotion de reconnaître plusieurs de leurs professeurs dans le camp des extincteurs officiels. Il leur revenait donc un peu de s'inquiéter de l'état lamentable du grand camion délabré, toutes pompes hurlantes, tous boyaux éventrés, toutes lumières clignotantes dans la grisaille matinale et la tristesse sans recours des vieux clochers (même sauvés du pic démolisseur par la néo-architecture des plazas commerciales). Mais un bruit insolite alertait nos enquêteurs dans la stridence solitaire de la pompe : on s'approcha du monstre (avec des précautions), on inspecta ses abords, on fit enfin silence en étudiant les caprices du tableau de bord, mais un bruit n'en continuait pas moins, tic-tac discret quelque part dans le ventre d'acier de l'engin poétique. Le soleil était haut dans le ciel printanier de la rue Saint-Denis lorsqu'à la fin, un curieux plus curieux que les autres — c'était moi — a tiré la poignée nickelée d'un des nombreux tiroirs vitrés de l'appareil et perçu plus distinctement le son de moulinet en même temps que décelé l'objectif de l'œil magique. C'était la caméra.